

Café géographique à Toulouse le 30.04.07

## **HOMMES ET TROUPEAUX EN MONTAGNE**

### ***La question pastorale en Ariège***

**Corinne et David EYCHENNE**

*Corinne EYCHENNE est maître de conférences en géographie à l'Université de Toulouse-Le Mirail et membre du laboratoire Dynamiques rurales. Elle a publié en 2006 "Hommes et troupeaux en montagne : la question pastorale en Ariège" aux éditions L'Harmattan.*

*David EYCHENNE élève des vaches gasconnes en agriculture biologique dans les coteaux ariégeois. Le troupeau estive du mois de juin au mois d'octobre sur l'estive de Quioulès.*

## **INTRODUCTION A DEUX VOIX**

**Corinne EYCHENNE**

Le pastoralisme est un sujet de saison qui revient "à la mode", que ce soit dans un registre "folklorique" (les figures du berger et du troupeau dans la montagne) ou polémique (surtout l'ours). Dans tous les cas, cet intérêt fait référence à une sorte d'ordre éternel des montagnes, où l'on envisage le plus souvent les pratiques actuelles comme des dégradations d'un système traditionnel érigé en norme.

En fait, c'est une vieille histoire : la figure du montagnard ne sachant pas gérer correctement son milieu, borné, individualiste, archaïque, bien présente dans les discours des Forestiers du 19<sup>e</sup> siècle, reprise par les géographes classiques de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, et, plus surprenant peut-être, réapparaissant régulièrement pour stigmatiser les pratiques des éleveurs. (*textes en annexe 1*)

D'où l'intérêt dans ce cadre de comprendre les formes que prend le pastoralisme à l'heure actuelle dans les Pyrénées (sauf l'ouest, un peu à part). Qui sont les éleveurs transhumants, comment ils s'organisent, quelles sont leurs relations aux territoires de montagne ? Dépasser une vision un peu "folklorique" ou condescendante. Sortir d'une analyse en termes de dégradations d'un système vieux de 150 ans. Comprendre la recomposition majeure des relations entre les hommes et la "montagne", ici en Ariège.

### **Survol historique de l'évolution de l'organisation de l'espace pastoral en montagne.**

Les systèmes pastoraux de montagne sont fondés sur l'utilisation complémentaire de **3 étages de végétation** : les fonds de vallée proches des villages où les terrains sont plats, l'estive, c'est-à-dire les pâturages d'altitude utilisés pour la nourriture estivale des troupeaux, et, entre les deux, les zones dites intermédiaires, difficilement mécanisables. Dans le système traditionnel, les fonds de vallée sont réservés aux cultures vivrières (céréales, légumineuses, puis pommes de terre), les zones intermédiaires au pâturage de demi-saison et surtout à la constitution de stocks de foin et les estives permettent de se libérer des troupeaux durant toute la belle saison. C'est un système basé sur une **main d'œuvre abondante**, notamment grâce à la présence de cadets célibataires au service de leur "maison".

Sans entrer dans le détail de la décomposition de ce système à partir de la fin du 19<sup>e</sup> siècle, force est de constater qu'effectivement il ne reste plus grand-chose dans les faits de cet ancien système et des formes d'exploitation du milieu minutieusement réglées. Ici comme ailleurs, la **grande rupture a eu lieu avant les années 1870**. Les montagnes, surpeuplées et surexploitées au XIX<sup>ème</sup> siècle, se sont vidées de leur population et d'une partie importante de leurs cheptels. En parallèle, l'abandon progressif des cultures vivrières a permis d'augmenter les surfaces fourragères dans les vallées et donc de limiter le recours aux surfaces d'altitude. Schématiquement, **le système de production se resserre** sur les meilleures terres, mécanisables et accessibles, d'autant plus que la main d'œuvre vient à manquer, avec le départ des cadets, qui fournissaient jusqu'alors la plus grande partie des bergers/vachers.

Ce bouleversement du système va bien entendu avoir des conséquences importantes sur les dynamiques de végétation et entraîner un "**enfrichement**" par progression des végétaux ligneux, notamment dans les zones dites intermédiaires, situées entre les fonds de vallée et l'étage montagnard. Ces zones cumulent tous les handicaps : autrefois fauchées, elles ne sont pas mécanisables, l'ancien bocage favorise la progression des ligneux par effet de lisière, et les dynamiques de végétation y sont plus rapides qu'en estive. Les estives sont moins touchées, mais ne sont pas épargnées, les estives basses ainsi que les bas d'estive se ferment également, ainsi que certains secteurs d'altitude délaissés par les troupeaux.

**Le déclin de l'agriculture de montagne et du pastoralisme semble inéluctable** dans les années d'après-guerre consacrées à la modernisation et à l'intensification de l'agriculture nationale. Puis on se rend compte que la disparition de l'agriculture en montagne peut avoir des **effets néfastes** (protection contre les risques, entretien des paysages, développement touristique, etc.).

**Les lois pastorales de 1972** ont pour but de soutenir d'élevage de montagne avec la création de l'ISM (indemnité spéciale montagne) devenue ICHN (indemnité compensatoire de handicaps naturels dans le dispositif européen), de relancer le pastoralisme en donnant un cadre juridique aux pratiques collectives et d'aider aux investissements en estive. Ces différentes mesures forment encore aujourd'hui le socle des soutiens spécifiques à l'agriculture de montagne.

### **L'élevage d'estive dans l'agriculture pyrénéenne aujourd'hui.**

A quoi ressemble l'agriculture de montagne en Ariège aujourd'hui ? (*annexe 2*)

Une très forte **restructuration**, comme dans l'ensemble de l'agriculture nationale : perte de plus de 60 % des exploitations depuis 1979, surtout les toutes petites exploitations, tenues par des retraités ou des pluriactifs. On a donc une très forte **professionnalisation** de l'agriculture de montagne, avec une très forte augmentation de la taille des exploitations qui se rapproche des moyennes nationales. Dans le même temps, les chefs d'exploitation ont largement **rajeuni**. On est désormais loin du modèle de l'exploitation montagnarde encore décrit dans les années 1980 : petites exploitations, pratiquement autarciques, très diversifiées, à la technicité rudimentaire.

Parallèlement, la **production s'est modifiée et spécialisée**. Les cultures vivrières, qui ont longtemps occupé les meilleures surfaces, ont disparu, on l'a vu. La montagne est désormais exclusivement le domaine de l'élevage et, contrairement à de nombreuses idées reçues, de **l'élevage allaitant** (à viande). Il n'y a plus de production laitière dans la montagne pyrénéenne (sauf à l'ouest). On produit des "broutards", animaux qui restent avec leurs mères jusqu'à leur vente, au sevrage. Ils "broutent" donc de l'herbe, contrairement aux veaux de lait, d'où leur nom. Il n'y a pas **ou peu de valorisation spécifique de modes de production** pourtant en adéquation avec l'évolution de la demande des consommateurs : ces animaux ne

sont que rarement commercialisés sous signe de qualité, mais partent dans des ateliers d'engraissement intensif en Italie ou en Espagne, au même titre que les animaux élevés en plaine. Ce n'est évidemment pas "rentable".

Le revenu des éleveurs de montagne est donc très dépendant des aides, notamment des indemnités compensatoires de handicaps naturels et des mesures agri-environnementales. Etre "**jardinier de l'espace**" avant d'être producteur, c'est une image négative pour l'éleveur. Certains éleveurs tentent néanmoins d'initier des démarches de qualité (AOC Barèges, Rosée des Pyrénées) ou de développer la vente directe, pour maintenir la plus-value sur leur territoire et consolider une identité professionnelle fondée sur la reconnaissance de la qualité de leurs produits.

Enfin, **au niveau humain**, si la professionnalisation de l'agriculture de montagne a permis aux éleveurs de connaître des conditions de vie un peu plus proches de celles de leurs homologues de plaine, elle a eu aussi pour corollaire de **vider la montagne** de ses hommes, et surtout la haute montagne (*annexe 4*), à tel point que dans certaines vallées de haute Ariège, on ne compte plus qu'un seul éleveur par commune. Les éleveurs de montagne vivent donc une forme de **crise identitaire**. Ils pensent avoir répondu aux attentes exprimées par la société par le biais des injonctions portées par les différentes formes de soutien public. Mais ils subissent une **double marginalisation**. Marginalisation professionnelle des régions favorisées, et marginalisation dans leurs communes, avec la diminution du nombre d'agriculteurs et le développement des fonctions résidentielles et récréatives des communes de montagne.

Dans ce contexte, impossible d'envisager les pratiques des éleveurs, et notamment les modalités de gestion de l'estive, d'un seul point de vue "opérationnel", il faut envisager aussi leur portée symbolique, leur place dans la structuration du groupe social.

### **Le pastoralisme actuel : recompositions sociales et territoriales.**

Définition du pastoralisme : utilisation de surfaces collectives (montagne) ou parcours peu productifs (méditerranéens). Associé à l'idée de **mobilité** (transhumance, voire nomadisme) et de **saisonnalité**. La *transhumance* est le déplacement du troupeau sur de longues distances (Méditerranée-Cévennes ou Alpes du sud par exemple), avec disjonction des territoires d'estivage et d'hivernage ; *l'estivage* se fait à l'échelle d'une vallée dans un système qui utilise la complémentarité des différents étages de végétation (fonds de vallée, zones intermédiaires, estives).

On l'a vu, transhumance et surtout **estivage sont des pratiques indispensables au fonctionnement des systèmes montagnards traditionnels**, dits agro-sylvo-pastoraux. Dans le système traditionnel, l'estivage permet de libérer terres et hommes de la charge des troupeaux pendant l'été (fenaisons, pluriactivité,...).

Les Pyrénées se caractérisent par le **caractère collectif** du pastoralisme. Les troupeaux souvent collectifs sont confiés à un pâtre salarié (environ 160 vachers ou bergers). 90 % de la propriété est collective. Les droits d'usage, plus ou moins codifiés, permettent aux éleveurs de certaines communes de bénéficier automatiquement de l'usage des montagnes. C'est une forme d'aliénation de la propriété privée.

Dans les Pyrénées, **l'estivage est une pratique vivace**. Les surfaces collectives d'altitude recouvrent plus de 500 000 hectares pour environ 300 000 hectares de Surface Agricole Utile (*annexe 3*) Surfaces indispensables pour de nombreuses exploitations dont la SAU serait insuffisante pour nourrir le troupeau. L'enquête pastorale réalisée en 1999 recensait environ 100 000 bovins estivant sur le massif, 573 000 ovins, 14 000 équins et 7 000 caprins. Plus de la

moitié du domaine pastoral est géré par **300 groupements pastoraux (G.P.)** (associations d'éleveurs gestionnaires). Environ 160 pâtres salariés. En Ariège seule, il y a environ 200 UP, une forte hausse des bovins et des équins, une faible baisse des ovins par rapport à 1979.

La **relance pastorale** a donc très bien fonctionné, en grande partie grâce au travail des services pastoraux mis en place dans les années 1980 et aux lois pastorales précédemment évoquées. Mais, là aussi, le maintien d'une pratique dite traditionnelle s'est accompagné de profondes **mutations**.

La diminution de la main d'œuvre disponible et la spécialisation dans l'élevage allaitant ont conduit à une modification des systèmes pastoraux dans le sens d'une **simplification des règles techniques**. On trouve désormais de plus grands troupeaux, sur de plus grandes estives, avec moins d'hommes pour les garder : au début du 20<sup>e</sup> siècle, un troupeau de 100 vaches était un grand troupeau, gardé par au moins 2 pâtres ; aujourd'hui, il faut plus de 250 vaches allaitantes ou 1500 Brebis allaitantes pour payer un pâtre. Ces troupeaux sont beaucoup **mieux soignés** qu'au début du siècle. Les éleveurs, en se spécialisant et en se professionnalisant, attendent de la saison d'estive qu'elle permette de redescendre des animaux prêts à vendre, assez lourds et bien conformés. Dans ce contexte, le rôle du gardien de troupeau, éleveur ou pâtre salarié, tient d'abord à vérifier que les animaux sont en bonne santé et qu'ils profitent bien de la montagne. Pour ce faire, les interventions sont réduites au maximum (les bêtes sont "en vacances"), le pâtre se contentant **de surveiller** et **d'orienter** les animaux dans les différents "quartiers" de la "montagne".

Aujourd'hui, la conduite des troupeaux en estive vise donc d'abord à obtenir de bonnes **performances zootechniques** plutôt qu'à renouveler la **ressource pastorale**, ce qui peut conduire à la sur-fréquentation de certains quartiers et à la dégradation d'autres secteurs.

Cette tendance est renforcée par **l'ouverture de la « montagne »** à des éleveurs non-usagers, dits "étrangers", venant le plus souvent des zones de montagne simple (*annexe 3*), intermédiaires entre la haute montagne et le piémont. En effet, la relance pastorale a surtout été le fait de ces éleveurs d' "en-bas", qui ont trouvé dans l'estive une ressource leur permettant d'augmenter la taille de leurs troupeaux. De ce fait, bien que les mouvements de troupeaux ne dépassent pas ou peu la zone de montagne ariégeoise, on a vu peu à peu se développer une véritable "transhumance de proximité", fondée sur une déconnexion spatiale entre les sièges d'exploitation et l'estive, qui n'a plus rien à voir avec l'organisation de l'espace associée au système d'estivage. Derrière une apparence d'immuabilité, on constate donc **l'émergence d'un rapport à l'espace** totalement nouveau, où la complémentarité entre les différents étages de végétation à l'échelle d'une vallée n'est plus assurée.

Emergence aussi d'un **système social nouveau**. L'ouverture des montagnes aux éleveurs "étrangers" modifie les règles du jeu social. C'en est fini de l' "entre-soi", l'estive n'est plus le prolongement direct de la communauté villageoise, et les éleveurs doivent établir des règles leur garantissant la stabilité de ce collectif pastoral. L'attachement aux **droits d'usage** hérités de l'Ancien Régime permet de circonscrire strictement les contours du groupe "légitime" aux éleveurs de haute montagne, détenteurs de ce fait d'un certain capital social. Ils subordonnent donc strictement toute nouvelle entrée susceptible de modifier les contours de ce groupe, au respect d'un système complexe de parrainage et de mise à l'épreuve. Les droits d'usage permettent donc de **maintenir l'accès aux estives en dehors du système marchand** en limitant les droits des propriétaires et en interdisant de fait toute concurrence entre éleveurs ou entre usagers. L'estive est la seule richesse des montagnards, et ils en sont "jaloux".

## En conclusion, l'ours.

Pour comprendre ce qu'il se passe, il faut bien avoir en tête tout cela : évolution des systèmes pastoraux et rôle symbolique de la "montagne" dans les constructions sociales et identitaires des éleveurs estivant. Il y a bien sûr des considérations techniques à prendre en compte, qui sont importantes. Mais **ce qui se joue autour de l'ours représente pour les éleveurs une violence symbolique** de tout premier ordre. Ils s'opposent à l'absence de concertation et de prise en considération de leur parole, à la remise en cause systématique de leurs propres pratiques pastorales, toujours envisagées et jugées en termes de dégradation des pratiques ancestrales supposées optimales alors que tout le contexte a changé, ce qui aboutit à une remise en cause de leur légitimité sur les territoires d'altitude et de leur capacité à gérer l'espace qu'ils ne peuvent évidemment accepter, quelles que soient la nature et la hauteur des compensations envisagées. On rejoint ainsi la question plus générale de la gestion des biens communs largement discutée par les économistes anglo-saxons depuis la fin des années 1960 qui s'interrogent sur la capacité des groupes à gérer un bien commun, en dehors des règles de l'Etat ou du marché.

## David EYCHENNE

### La ferme :

Je suis éleveur de **vaches Gasconnes** en Agriculture biologique sur une exploitation quasiment tout en herbe, dans l'est du département de l'Ariège, au sud-est de Mirepoix sur les communes de Camon et de Montbel, en zone de piémont. Je me suis **installé en fermage**, en 1999, sur une petite exploitation d'une quarantaine d'hectares au départ.

N'étant pas fils d'agriculteur, je suis ce que l'on appelle un **"hors-cadre familial"**. De ce fait là, ainsi que par conviction, j'ai fait le choix de m'installer sur une structure de petite dimension (**30 vaches mères au lieu des 50 à 60 recommandées sur 40 ha**). Dès le début le projet était d'estiver le troupeau de mères (sachant qu'on entendait dire que les montagnes étaient sous-chargées) pour ne conserver durant l'été que les génisses et les bœufs. Là encore c'est une petite originalité de mon système : je produis chaque année 5 "vrais" bœufs, c'est-à-dire des males castrés abattus à l'âge de 4 ans. Ce qui veut dire que j'ai en permanence 15 à 20 bœufs d'âges différents sur la ferme. Aujourd'hui j'ai donc 55 UGB (unités de gros bovins) sur 65 ha dont la moitié à faible potentiel herbager. L'équilibre de mon système repose donc sur la mise en estive de 30 mères et leurs veaux.

Je commercialise directement auprès de consommateurs des colis de viande de bœuf et de broutards ou veaux rosés (*Annexe 5*).

### L'accès à l'estive :

Très vite, me femme et moi, avons activé nos réseaux pour trouver "une place" à la montagne, chose ô combien délicate...Pourtant, dès la deuxième année, j'ai pu vérifier les **observations de Corinne** concernant le fonctionnement de ce petit microcosme qu'est celui de la montagne.

En effet, malgré ma barbe et mes cheveux longs, je suis un Ariégeois "canal-historique", avec un nom ariégeois, des ramifications familiales tentaculaires et une partie de ma scolarité réalisée en Ariège...Et donc, à une vente aux enchères de taureaux, j'ai rencontré un ancien copain de classe à qui j'ai parlé de place en montagne et qui m'a immédiatement présenté à un ami à lui, Président de GP, qui cherchait à remplir sa montagne suite à un départ de dernière minute...et quelques jours plus tard la réponse fut positive pour mettre 20 couples

(vache/veau) sur une des montagnes "mythiques" d'Ariège, gardée par le doyen des vachers, non moins mythique !

A partir de ce moment là, un milieu nouveau s'ouvrait à moi, avec ses codes, ses personnages et son site magnifique ! Ce qui a constitué **un laboratoire de recherche** privilégié pour Corinne parmi l'ensemble des unités pastorales qu'elle étudiait ! A la fois du point de vue de la femme d'éleveur, de celle qui fait aussi le boulot pour monter, trier et soigner les animaux quand il le faut !

### Quioulès, une montagne bien singulière !

C'est d'abord une montagne qui s'étend sur un peu plus **de 4 000 ha** (une des plus grandes d'Ariège) **pour 350 vaches** et une vingtaine de chevaux, avec une grande vallée en bas d'estive (1 600 m) qui en dessert 5 autres, avec des pâturages qui culminent jusqu'à 2 500 m d'altitude.

C'est aussi une montagne qui se gagne : pas de pistes pour les 4x4, pas d'autres accès pour les bêtes que la traversée d'une autre estive, soit entre 6 et 8 heures de marche. Pas de possibilité de redescendre des bêtes malades au point de ne pouvoir être soignées là haut. En cas de mortalité, deux options : la plus efficace et la moins chère (les vautours et les sangliers) et la plus onéreuse (l'hélicoptère pour l'équarrissage !).

Ce sont des crêtes frontalières avec l'Andorre et 3 autres estives, et quelques "tartiers" (éboulis rocheux) pour uniques clôtures... Une herbe qu'on dit excellente, notamment grâce à la fameuse réglisse (légumineuse très appréciée des bovins et ovins), qui fait que les bêtes descendent invariablement "bonnes" par rapport à d'autres montagnes plus sèches, plus chargées.

### L'estive de l'intérieur, comment ça marche

Nous sommes **9 éleveurs**, associés au sein d'un groupement pastoral (Association loi 1901), locataire de terres de la commune d'Aston, qui mettons nos troupeaux en commun pour n'en former plus qu'un du 1<sup>er</sup> juin au 30 septembre, **sous la garde d'un vacher**. Ce dernier est rémunéré par le produit d'une cotisation par vache estivée dont s'acquitte chaque membre du GP. La commune **d'Aston finance l'héliportage des provisions pour le vacher** ainsi que le sel nécessaire pour les vaches tout au long de la saison (environ 1,5 t).

Durant cette période, les bêtes **sont sous la responsabilité du vacher**, qui suit un itinéraire de pâturage plus ou moins programmé. Pour changer de vallée, les vaches passent chaque fois par la vallée principale ou se trouve **la cabane du vacher** ainsi qu'un **parc de contention** pour effectuer les soins. Selon l'ampleur des soins à effectuer, le vacher fait appel ou non aux éleveurs pour l'aider. De même, il n'est pas rare, **en fin de saison**, qu'il faille aller l'aider à contenir les bêtes qui se séparent alors en petits troupeaux, sur l'ensemble de la montagne.

Certains éleveurs "montent" tous les 15 jours en moyenne, **1 fois /mois est davantage la norme**. Enfin, nous nous retrouvons presque **tous** chaque fois qu'il y a **des travaux à réaliser** (aménagement d'une cabane, d'un parc, héliportage, ...) ou qu'il y a des coups durs (vaches mortes, blessées,...). L'ambiance est bonne, sûrement du fait que nous ne sommes que **des « étrangers »**, il n'y a qu'un ayant droit d'Aston (un pluriactif avec ses chevaux).

Avant la montée, **au printemps**, c'est l'effervescence, tant chez les vaches que chez moi. Là, demain matin (31 Mai), je vais les rentrer dans le bâtiment pour leur mettre les cloches, et vendredi matin, on n'aura pas besoin de pousser beaucoup pour les faire monter dans le camion qui assure une partie du parcours... Là bas, une fois descendues, elles ne s'arrêteront pas trop en chemin, me talonnant de près, trop pressées d'être là haut, passant immuablement

par le même chemin, entre les mêmes roches, **se transmettant l'itinéraire de mères en vèles...**

C'est un moment que nous attendons avec impatience, un moment fort, de connivence presque entre elles et nous. Dès lors, nous confions nos bêtes au vacher, pour nous consacrer à la récolte du foin qui constituera la seule ressource fourragère pour l'hiver, **l'esprit libre...enfin presque**. En effet, je sais qu'à tout moment, le téléphone peut sonner : "Il faut que tu montes, dès que tu peux", et dans ce cas là tout s'arrête. On fait son sac et on part le soir ou dans le matin encore bien noir. Il m'est arrivé une fois, **en vacances en Bretagne**, de traverser la France en train, laissant ma famille, pour aller prendre mon tour et remplacer le vacher qui s'était fait mal, puis repartir, une fois mon service accompli !

**Septembre finissant**, c'est l'inverse, les nuits se font plus longues, plus fraîches surtout là haut, les regains sont bons à faire manger et les veaux doivent être bons, il ne faut pas trop les faire "traîner" à cette altitude, bref, **il me tarde d'aller les chercher**, les bêtes manquent à mon quotidien. Alors, avec ma femme, avec des amis ou d'autres éleveurs, nous partons pour 2 jours pour "ramasser", puis trier et enfin redescendre, toujours fatigués, mais contents ! Les vaches aussi !!!

## Le pastoralisme et le maintien de l'emploi

Pour moi, le fait de pouvoir **estiver** en Ariège, c'est permettre à de **petites fermes d'exister** et de se développer, et par là même contribuer à **maintenir un tissu rural vivant**, en pratiquant une **agriculture paysanne**, respectueuse des hommes et de l'environnement pour une production de qualité. Même si je ne suis pas dupe : j'ai bien conscience d'être un cas un peu à part, car la montagne est de plus en plus accaparée par des gros élevages du piémont voire de la plaine qui y trouvent ressource fourragère à bas prix et primes non négligeables... Cependant, je crois que si les éleveurs de montagne veulent reprendre leur avenir en main, c'est le moment : à eux de faire valoir leurs spécificités vis-à-vis des nouvelles politiques d'aides, à eux de se donner les moyens de valoriser leurs produits !

Pour moi, **l'essentiel n'est pas l'entretien de la montagne pour satisfaire tel ou tel besoin de la société, c'est d'abord une terre d'élevage qui doit permettre à un maximum de paysans de vivre de leur métier**. C'est le sens que je donne à mon travail au quotidien, ainsi qu'à mon engagement à la Confédération Paysanne, dont je suis un des deux porte-paroles pour l'Ariège.

## DEBAT

*1. Quel est le poids de la PAC (politique agricole commune) et de son évolution future sur l'agriculture et l'élevage en montagne ?*

**Corinne Eychenne** : C'est d'abord le poids de la PAC dans l'agriculture française. L'agriculture de montagne est très aidée, dans les Pyrénées en particulier où on cumule les handicaps en faisant de l'élevage pour la viande. On est aidé à 100 %, mais en plaine c'est à peu près à 85 %. Le problème de la PAC concerne donc l'ensemble de l'agriculture nationale.

Je n'ai aucune idée pour l'avenir, on a plutôt peur, mais il m'est impossible de projeter. Eleveurs et élus se bagarrent pour maintenir la reconnaissance d'une spécificité "montagne". Les ICHN dont je parlais tout à l'heure sont très importantes dans le revenu des éleveurs de montagne, mais elles ne s'appliquent pas qu'à la montagne. Elles concernent l'ensemble des "zones défavorisées" : avec l'élargissement de l'Europe, il ne restera pas grand chose pour la campagne française puisqu'il y a beaucoup plus de zones défavorisées ailleurs, notamment

dans les nouveaux membres. Le combat est donc de maintenir la reconnaissance de la spécificité "montagne".

Pour le reste, le gros problème est la mise en place des "droits à paiement unique" (DPU) fondés sur les références historiques, dont le montant total dépend aussi de la superficie. C'est très mauvais pour le marché foncier, et surtout en haute montagne où, contrairement à ce qu'on pourrait croire, il y a très peu de terres disponibles (pente, sols, etc.), elles sont très chères et la spéculation rend de plus en plus difficile l'installation de jeunes agriculteurs. Si la PAC disparaissait, on peut supposer qu'il ne resterait rapidement plus que 150 000 exploitations en France, dans les zones les plus rentables (pas la montagne). J'ai tendance à être un peu optimiste, c'est un point de vue personnel, mais on n'en est pas encore là, on n'en est pas encore à acter qu'il suffit de 150 000 exploitations agricoles en France.

**David Eychenne** : Je suis plutôt moins optimiste. Il faut distinguer deux sortes d'aides, celles à la production et celles à la sauvegarde du milieu naturel. En plaine, les aides à la production (céréales, oléagineux, etc.) sont bien plus élevées que les primes encourageant la production d'herbe en montagne pour maintenir l'élevage et protéger l'environnement. Toutes les 3 minutes, une ferme disparaît : cela donne des bataillons de chômeurs...

*2. Je voudrais que l'on revienne sur ces aides de la PAC. D'autre part, pourquoi l'élevage pour le lait et le fromage a-t-il été délaissé et l'élevage pour la viande a-t-il pris une telle importance ?*

**Corinne** : L'agriculture de montagne est soutenue par la PAC principalement à partir des aides du 2° pilier (ICHN, mesures agrienvironnementales). Mais ce 2° pilier, consacré au « développement rural », ne concerne que 10 % du total des aides PAC en France, tout le reste est lié à la production. Malgré les discours mettant en avant les effets redistributifs du second pilier, le modèle de soutien à l'agriculture reste un modèle productiviste. La profession agricole majoritaire s'est d'ailleurs battue pour que la part du second pilier reste très limitée et qu'à l'intérieur de ce second pilier, la part consacrée aux programmes Leader (développement rural innovant) profite d'abord aux agriculteurs ! On est donc loin d'une réelle démarche de développement rural et l'on reste dans une logique corporatiste et plutôt productiviste.

Dans les Alpes, le Beaufortin par exemple, les éleveurs ont réussi à mettre sur pied des systèmes peu dépendants des aides agricoles car ce sont des systèmes laitiers et fromagers, visant la qualité, avec des revenus plus importants. C'est ce que les Pyrénées ont raté.

**David** : Le discours actuel porte de plus en plus sur la qualité, mais c'est du pipeau, quelques aides, le reste va vers l'agriculture productiviste. Or les agriculteurs de montagne sont minoritaires en France, et parmi eux les éleveurs estivant sont à leur tour minoritaires.

Les Pyrénées se sont vidées rapidement depuis le XIX° s., les éleveurs peu nombreux, qui restaient sur des exploitations trop petites ont renoncé à leur métier ou sont passés à la viande, moins contraignante que le lait. Quant au fromage qui est fait en Ariège aujourd'hui, fromage artisanal ou fermier dit de montagne, le Bethmale par exemple, il est fait pour l'essentiel avec du lait provenant à 100% des zones hors montagne ! Même chose pour le fromage de brebis qui marche très bien mais chez les artisans et les industriels, le lait vient de l'Aveyron.

**Corinne** : Seules quelques rares montagnes, comme le Beaufortin, où les gens se sont mobilisés, font du lait. Mais les industriels fromagers ne sont pas intéressés à collecter le lait dans la montagne, la tendance générale est à regrouper la production laitière dans des zones spécialisées hors montagne. Mais le fromage de Bethmale est fabriqué en Ariège, où il reste aussi quelques affineurs et un gros éleveur laitier : ce n'est quand même pas neutre en termes d'image et d'emplois.

*3. Quand tu as parlé du lait tout à l'heure, tu disais que c'était une activité marginale par rapport à l'agriculture. Les derniers paysans fromagers sont morts il y a une vingtaine d'année. La tradition a été pérennisée par quelques artisans qui achetaient du lait dans*



*l'entourage immédiat, au village. Avec les normes sanitaires et autres contraintes, ils ont été le chercher plus loin, moins cher et plus abondant. Les deux usines de Bethmale sont approvisionnées par des camions qui viennent de la vallée de la Garonne, c'est aberrant.*

**David :** Les lobbies agricoles comme celui du maïs en Adour sont importants, pas ceux des montagnards. La question est de savoir ce que vous voulez : une culture du maïs aidée par l'Etat ou un élevage de montagne qui continue à vivre ?

*4. Il est difficile de comparer le Beaufortin et l'Ariège, ils ont connu des conditions de développement différentes avec l'hydroélectricité et les barrages, le plan neige et les stations de ski, qui ont contribué au financement des communes. La commune de Beaufort peut financer à 90% la coopérative fromagère. L'agriculture a bénéficié du tourisme et y contribue beaucoup à son tour.*

**Corinne :** En effet ce n'est pas comparable. Et il y a eu aussi en Savoie une volonté exemplaire en direction d'un schéma d'AOC (Appellation d'origine contrôlée) pour protéger le système, conserver les races locales peu productives, limiter la production, limiter la densification.

Mais les Pyrénées sont pauvres par rapport à la Savoie, on ne peut pas comparer. Ceci étant, il n'y pas eu cet effort de démarche collective de valorisation comme dans le Beaufortin. On commence seulement à prendre conscience que la production, dans les Pyrénées, de broutards engraisés en Italie n'a pas de sens.

*5. Pour remédier à cette situation, est-ce qu'on ne pourrait pas créer une TVA spéciale pour les produits montagne ? des labels de qualité, des AOC ? reconnaître une appellation "produit de pays" ?*

**Corinne :** Ce sont des choses qui commencent à se développer, avec par exemple en ce moment une réflexion sur un label "agneau des Pyrénées". Le problème des AOC et des labels de qualité, c'est que c'est très difficile pour la viande. Le veau rosé n'est pas connu des consommateurs car on a en France une tradition de veau blanc (élevé au lait "sous la mère", et qui ne "broute" pas de fourrage), ni par les bouchers qui le trouvent plus difficile à travailler car il est moins gras. C'est donc un débouché à créer, notamment par la vente directe où le client est informé différemment. Mais les gros éleveurs (200-300 vaches) de la montagne "simple" sont dans la logique de l'agriculture productiviste et n'ont guère envie d'entrer dans une démarche de qualité. Ou alors certaines démarches de qualité utilisent l'image de la haute montagne mais sont produits principalement en montagne simple ou en piémont : le label rouge du bœuf gascon est surtout produit en piémont ou en plaine, dans des systèmes d'exploitation plus intensifs et pas forcément transhumants. Au final, la démarche de qualité touche un tout petit nombre de producteurs.

**David :** Et pourtant, l'image de l'élevage en montagne est très porteuse. Regardez l'iconographie du label de la viande rouge gasconne !

*6. Question inaudible (Longue intervention d'un éleveur au fond de la salle)*

**Corinne :** La montagne n'est pas faite pour engraisser, sauf à faire venir des céréales de l'extérieur, mais elle ne produit pas assez sur place pour engraisser. L'enjeu, ce sont les veaux, pas les vaches comme chez vous. Il y a trois ans, on a fait travailler des étudiants du master montagne à Foix, dans le cadre de la mission agro-alimentaire Pyrénées, pour étudier le devenir de la production bovine en montagne. Ils sont arrivés à la conclusion qu'il fallait valoriser le broutard. La technicienne du SUAIA-Pyrénées a remis en cause cette proposition car, à son avis, le broutard n'est pas un produit fini. Il y a donc encore un gros travail de communication à faire !

*7. Par rapport à l'accès des non-éleveurs à l'estive, comment ça fonctionne ? Il y a des consignes ? Pas de consignes ?*

**David :** Je parle de mon estive. Il y a la cabane du vacher, en dur, avec un petit gîte-refuge accolé. Dans l'ensemble, ça se passe bien : l'accès topographique à l'estive est difficile (3 H de marche), on ne monte pas en voiture, les gens sont sélectionnés, ça se passe bien.

**Corinne :** Il n'y a pas de vrais problèmes en Ariège avec les non éleveurs. Les randonneurs sont bien acceptés, mais il y a une hiérarchie : ils ne mangent pas encore avec le vacher, qui les considère comme une catégorie inférieure de montagnards et ne tient pas à ce qu'on pénètre chez lui, la cabane révèle la hiérarchie montagnarde. Les chasseurs et les pêcheurs locaux sont admis, mais ils apportent au vacher des poissons, des champignons, qu'ils préparent. Les femmes sont rares. En tant que chercheuse comme en tant que femme d'éleveur, j'ai été bien admise dans cette société d'hommes, sans doute aussi du fait de ma capacité à travailler avec eux.

*8. A propos des "zones intermédiaires" entre vallée et estive, avec la reprise de l'élevage, est-ce qu'il y a une tendance au défrichement et à l'installation de jeunes éleveurs ?*

**David :** Le problème est celui du foncier. Sur les communes où les mairies sont très volontaires, et où il y a beaucoup de terrains communaux, les Associations foncières pastorales ont été une vraie réponse aux problèmes d'installation. Ailleurs, ça reste encore très difficile.

*9. La propriété est communale et l'estivage dépend des droits d'usage : quel rapport y a-t-il entre les municipalités et les Groupement de Producteurs ?*

**Corinne :** Autrefois la commune gérait tout, organisait l'estive : collectivité communale et communauté d'éleveurs, c'était la même chose (les "maisons"). Peu à peu, avec la loi pastorale qui crée les groupements pastoraux, ce sont les éleveurs qui prennent en main la gestion des estives à la place des communes en Ariège (plus qu'à l'Ouest des Pyrénées), sauf deux grosses exceptions. Il y a donc peu de lien entre municipalité et groupement d'éleveurs : il n'y a presque plus de paysans parmi les élus du conseil municipal, le propriétaire est désinvesti (sauf l'Office National des Forêts qui tente cycliquement de réaffirmer sa légitimité dans la gestion des montagnes).

*10. Y a-t-il une transhumance avec l'Espagne et l'Andorre, dans les deux sens ?*

**David :** Des Andorrans débordent un peu chez nous en fin de saison quand ils n'ont plus d'herbe, mais nous faisons la même chose chez eux.

**Corinne :** Côté Espagne, l'élevage est très résiduel, les éleveurs ont assez de place, à l'inverse du côté français. Mais dans tous les cas, il n'y a pas de coopération institutionnalisée.

*11. J'ai remarqué l'excitation (c'est son mot) de David quand il a parlé de monter à l'estive, de mettre les cloches au cou des vaches. Pourrait-il nous parler de ce rapport affectif, festif, voire symbolique entre ces trois éléments : l'estive, l'éleveur (ou le vacher) et l'animal ?*

**David :** L'animal est important pour moi, il y a un rapport de proximité que je ne sais comment expliquer, je le sens. Elles me font une confiance absolue, elles me suivent quand on monte avec une confiance aveugle, c'est super agréable. Enfin, il y a des jours où ça marche moins bien... (rires).

*12. Comment les vachers sont-ils recrutés ? Comment se coordonnent-ils avec l'éleveur ? Comment sont-ils formés ? D'où viennent-ils ? Des vallées alentours ? d'une école éloignée ?*

**David :** Il y a effectivement une formation de base pour l'Ariège, gérée par l'association des pâtres, avec un système de parrainage et de stagiaires. Des gens qui viennent d'horizons divers, souvent quand même en "recul" par rapport à la société, qui ont envie de passer à autre

chose. La cohabitation avec l'éleveur ? Nous avons un vacher exceptionnel et mythique qui est mort presque sur l'estive à 75 ans. Depuis deux ans, c'est un ancien éleveur qui connaît bien son métier. Entre les deux, nous avons recruté successivement 3 vachers, certains étaient compétents mais n'ont pas eu de chance (12 vaches mortes), un autre l'était beaucoup moins... C'est difficile d'en trouver un, je trouve que c'est un métier qui aujourd'hui se transmet mal. D'autant plus qu'il est plus difficile de faire accepter ces conditions de vie et de travail, c'est normal.

**Corinne :** Le vacher est toujours mauvais pour l'éleveur et de toutes façons ce n'est plus comme autrefois où le vacher espagnol dormait sur un caillou à côté des animaux (rires) ! En fait, les rapports sont normalement conflictuels dans un rapport de confiance obligé : le vacher est seul responsable des bêtes pendant cinq mois, ce qui est parfois difficile à admettre pour l'éleveur. A l'inverse, le vacher est seul et porte la responsabilité des animaux d'un autre. La montagne où les rapports entre les éleveurs et le berger sont les meilleurs est celle où il n'y a pas le téléphone : cela oblige les éleveurs à monter au moins toutes les semaines à l'estive pour ravitailler et prendre des nouvelles du berger. Quand il y a le téléphone, si le vacher n'appelle pas, c'est que ça va bien et on le laisse se débrouiller seul. Il appelle s'il y a un problème et les éleveurs montent l'aider. Et puis tous les vachers ne font pas la même chose : il y a ceux qui soignent les vaches malades et ceux qui ne le font pas.

### *13. Qu'en est-il des rapports entre l'estive et la présence de prédateurs comme l'ours ?*

**Corinne :** D'après moi, telle que l'activité pastorale est pratiquée aujourd'hui (et c'est pour cela que j'ai commencé par expliquer l'évolution du système pastoral), la cohabitation avec l'ours n'est pas possible sans une modification du système (taille des troupeaux, type de garde, etc.), elle-même impossible vu l'évolution générale. Les partisans de l'ours suggèrent aux éleveurs de regrouper leurs bêtes dans des parcs pour les protéger, mais ce n'est pas possible, ni même souhaitable, dans un système extensif qui demande beaucoup d'espace et de liberté de parcours pour les animaux. On a relancé le pastoralisme justement comme cela ! Et même dans les vallées laitières de l'ouest de la chaîne, le système a évolué et ce sont souvent les brebis tarties qui montent, elles ne sont donc pas ramassées et « gardées serrées » comme les brebis laitières, on a donc les mêmes problèmes avec l'ours.

**14. Une éleveuse:** *Je voudrais nuancer cette approche. Ce métier, on l'a appris, on l'a choisi il y a vingt ans. Avant l'ours, on n'était pas content du tout des pratiques pastorales telles qu'elles existaient. Avec l'ours, on a saisi l'opportunité pour rectifier notre façon de travailler ; on a déménagé nos 300 brebis en haute montagne, modifié le troupeau, apporté des protections, etc. C'est un choix de vie qu'on a fait. L'ours a sa place dans un espace aussi vaste et boisé. Et puis, de toutes façons, avant l'ours ce n'était pas bien non plus !*

**Corinne :** Il y a effectivement certains éleveurs qui ont une vraie démarche de cohabitation avec l'ours. On a trop tendance parfois à stigmatiser les « pro-ours » parce qu'ils seraient uniquement dans une démarche commerciale de valorisation de leurs produits sur l'image de l'ours.

Ce qui est peut-être le plus grave, ce sont les conséquences humaines de l'affaire de l'ours, pires que le non au référendum sur l'Europe ! Des amis de 20-30 ans, par exemple au sein de la Confédération paysanne, ne peuvent plus se parler. C'est la chose la plus grave qui soit arrivée en montagne, on n'avait pas besoin de cela, il n'y a pas beaucoup de monde en montagne. D'un autre côté, cela a permis aux éleveurs opposés à la réintroduction de se fédérer, de faire émerger un collectif.

**15. Jean-Marc Pinet** (animateur des cafés géo) : *Comment Corinne a-t-elle travaillé, en quoi consiste sa méthode de travail par enquêtes ? Comment a-t-elle procédé ? Comment a-t-*

*elle fait en tant que femme dans un milieu plutôt masculin ? Et en tant que femme d'éleveur, avec la double casquette de chercheuse et d'éleveuse ?*

**Corinne** : Ma méthode a été en partie quantitative grâce aux enquêtes pastorales de 1999 et au recensement agricole de 2000. Mais elle a été surtout qualitative, avec des entretiens semi-directifs, et en "observation participante" sur les estives mêmes où je travaillais avec les bergers pour rassembler les animaux par exemple. J'ai eu des entretiens avec 70 éleveurs à peu près sur 16 unités d'estive, quelques techniciens aussi. L'objet de mon travail était, non pas de juger bonnes ou mauvaises les pratiques des éleveurs, mais de les comprendre.

David s'est installé en 1999, a estivé pour la 1<sup>o</sup> fois en 2001, et j'ai soutenu ma thèse en 2003. Comme j'avais fait mes enquêtes entre 1999 et 2001, je n'ai jamais été reçue en tant que femme d'éleveur, ce qui m'aurait donné encore un autre statut dans mon travail, peut-être plus délicat dans la phase d'entretiens. Par contre, je suis au départ zootechnicienne, ingénieur agricole, j'ai donc travaillé aussi avec cette casquette, ce bagage, sans le dire forcément, mais je connais bien les vaches et ça ne surprenait pas les éleveurs que je sois capable d'apprécier l'état de santé des animaux et de les trier. L'estive, c'est mon laboratoire de recherche en même temps que mon travail d'éleveuse.

En tant que femme ? C'est vrai qu'il y a peu de femmes parmi les éleveurs, quelques vachères et bergères, mais j'ai toujours travaillé avec des éleveurs avant même de venir dans les Pyrénées.

*(Café géo interprété en langue des signes avec l'aide de la Région Midi-Pyrénées)*

Compte-rendu du débat établi par **Jean-Marc PINET**  
et revu par **Corinne et David EYCHENNE**

### **Annexe 1 : La figure du montagnard dans la géographie classique :**

Campardon, 1900, cité par Chevalier, 1956 : « on pourrait supposer que le montagnard se préoccupe d'entretenir et d'améliorer ce domaine pastoral auquel est attachée son existence. Ce serait peu connaître son tempérament individuel et routinier et surtout son insurmontable répugnance à faire un travail quelconque dont son voisin pourrait profiter... C'est ce qui explique l'état d'abandon de la plupart des terrains à jouissance commune »

Henri Cavailès, 1931 : « on peut admettre que cette insuffisance [dans la valorisation des ressources] est imputable au caractère, aux défauts de la race, à l'individualisme exagéré, à la méfiance du montagnard pour les nouveautés, surtout quand ces nouveautés lui sont présentées par ses plus proches voisins, à la fâcheuse tendance qu'il a presque toujours d'attribuer à tout acte d'initiative des mobiles intéressés ».

Michel Chevalier, 1949 : « on ne peut manquer d'être frappé par l'aspect archaïque et par la médiocrité de cette économie pastorale. Le dépeuplement n'a pas eu ici les effets salutaires que, par suite du progrès des fourrages au détriment des cultures vivrières, il a exercés dans d'autres massifs montagneux (...). Tout s'est passé comme si le déclin démographique, normal et salutaire à l'époque du surpeuplement et de la grande misère paysanne du XIX<sup>ème</sup> siècle avait survécu à sa cause initiale, subissant même une accélération croissante. Paralysée par cette hémorragie humaine, la vie pastorale s'est dégradée sans pour autant se renouveler ».

## Annexe 2 : Evolution de l'agriculture par zone (Source : Agreste - RA 2000)

	France	Ariège	« Montagne usagère » Ariège
<b>Exploitations 2000</b>	663 797	3 146	955
2000/1988	- 35 %	- 38 %	- 40 %
2000/1979	- 47 %	- 52 %	- 60 %
<b>SAU Totale 2000</b>	27 856 313	138 037	33 959
2000/1988	- 3 %	+ 0 %	+ 12 %
2000/1979	- 6 %	- 2 %	+ 11 %
<b>SAU/ exploitation 2000</b>	42,0	43,9	35,6
2000/1988	+ 49 %	+ 62 %	+ 87 %
2000/1979	+ 72 %	+ 106 %	+ 174 %
<b>Vaches laitières 2000</b>	4 193 266	8 810	658
2000/1988	- 26 %	- 38 %	- 57 %
2000/1979	- 42 %	- 60 %	- 81 %
<b>Vaches allaitantes 2000</b>	4 314 125	37 751	11 101
2000/1988	+ 24 %	+ 22 %	+ 19 %
2000/1979	+ 51 %	+ 60 %	+ 49 %
<b>Brebis mères 2000</b>	6 579 564	81 136	32 256
2000/1988	- 15 %	- 5 %	- 11 %
2000/1979	- 19 %	- 15 %	- 22 %
<b>% pluriactifs 2000</b>	19 %	25 %	28 %
1979	20 %	22 %	23 %
<b>Chefs - 40 ans (%) 2000</b>	26 %	26 %	23 %
1988	24 %	25 %	24 %
1979 (a)	18 %	17 %	14 %
<b>Chefs + 55 ans (%) 2000</b>	31 %	29 %	33 %
1988	44 %	45 %	49 %
1979	41 %	46 %	53 %

(a) En supposant, pour 1979, que la tranche 35-44 ans se répartit pour moitié avant et après 40 ans.

## Annexe 3 :

## Données générales de l'enquête pastorale de 1999 et évolution

Source : Enquêtes pastorales 1972, 1983 et 1999

	Pyrénées Orientales	Aude	Ariège	Haute- Garonne	Hautes Pyrénées	Pyrénées- Atlantiques	Total
<b>Nombre UP (a)</b>	104	84	191	78	234	507	<b>1 198</b>
<b>Surface totale 1999 (a)</b>	91 070	18 415	113 174	25 862	133 864	147 482	<b>529 867</b>
<b>1983 (c)</b>	79 889	18 230	112 908	29 448	127 996	98 977	<b>467 448</b>
<b>1972 (d)</b>	100 465	27 813	114 630	27 448	121 341	87 696	<b>479 393</b>
<b>Total bovins 1999 (b)</b>	13 525	7 196	14 378	4 451	31 593	30 857	<b>102 000</b>
<b>1983 (e)</b>	9 442	2 843	9 636	2 427	17 504	22 741	<b>64 593</b>
<b>1972 (f)</b>	6 606	4 244	9 224	2 742	17 384	16 501	<b>56 701</b>
<b>Vaches 1999 (b)</b>	10 570	6 230	11 298	3 141 (h)	16 924	27 150	<b>75 313</b>
<b>Total ovins 1999 (b)</b>	17 956	8 257	60 707	38 961	108 407	338 890	<b>573 178</b>
<b>1983 (g)</b>	19 533	3 167	78 818	30 745	114 908	302 613	<b>549 784</b>
<b>1972 (f)</b>	43 203	9 948	65 881	21 027	110 662	194 025	<b>444 746</b>
<b>Total caprins 1999 (b)</b>	1 276	273	139	309	2 511	2 296	<b>6 804</b>
<b>Total équins 1999 (b)</b>	2 327	364	1 736	395	2 289	7 142	<b>14 253</b>

(a) Ensemble des unités pastorales utilisées  
sauf intersaison et hivernage

(b) Effectif au 15 juillet 1999

(c) Ensemble des unités pastorales sauf intersaison

(d) Ensemble des unités pastorales utilisées

(e) Eff. bovin total au 15 juillet 1983 sf veaux

(f) Effectif moyen sur la période

(g) Effectif ovin au 15 juillet 1983

(h) Donnée corrigée pour la Haute-Garonne  
(total bovins – jeunes bovins)

## Données générales sur le pastoralisme ariégeois

Source : Enquêtes pastorales 1972, 1983 et 1999

	1972	1983	1999	1999/1972
Surface d'estive (ha)	114 630	112 908	113 174	- 1 %
Bovins	9 224	9 636	14 378	+ 56 %
Ovins	65 881	78 818	60 707	- 8 %
Equins	616	nd	1 736	+ 182 %

## Caractéristiques des estives ariégeoises gardées par un pâtre salarié

Source : Enquête pastorale 1999 – SCEES – SUAIA Pyrénées

	Nb UP	Surface	Surf. / UP	GP ou AFP gest.	Nb EA	EA / UP	Nb bovins	Bovins/ UP	Nb ovins	Ovins/ UP
<b>Pâtre salarié</b>	35	51 556	1473	33	421	12	7 084	202	30 242	864
<b>Autre</b>	156	61 618	395	37	498	3	7 294	47	30 465	195

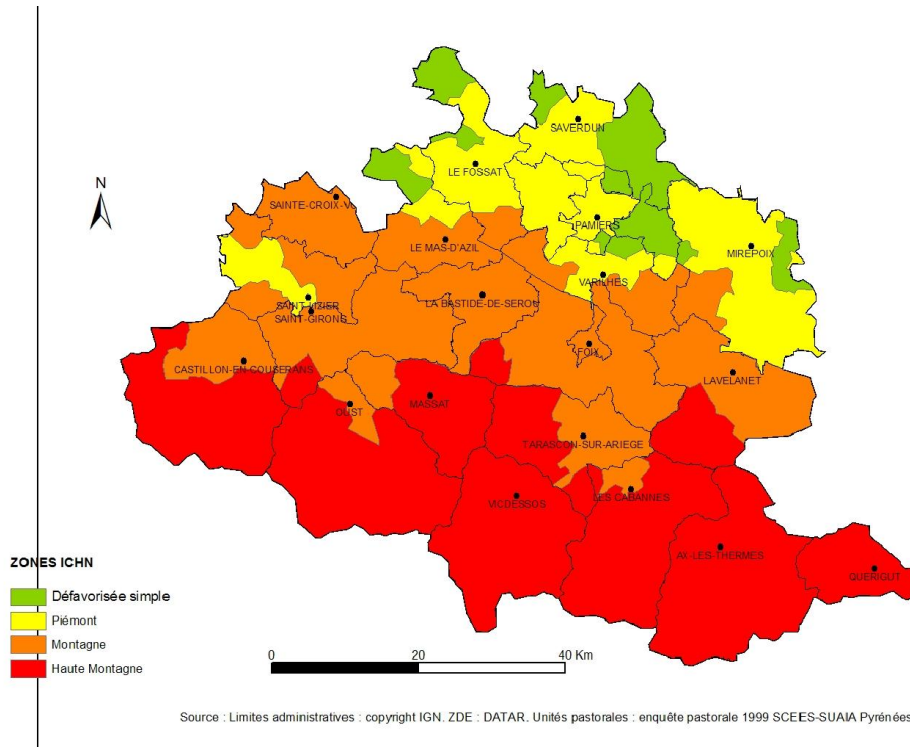
## La transhumance bovine en Ariège

Source Agreste – RA 2000

Zone ICHN	Haute montagne	Montagne	Piémont	Autre zone déf.	Ariège
Expl. bovines transhumant %	139 66 %	137 18 %	13 6 %	4 3 %	293 22 %
SAU/exploitation (ha)	67	75	126	51	73
Vaches nourrices/expl.	25	45	66	20	36
Total bovins transhumant	4 975	5 564	762	110	11 411

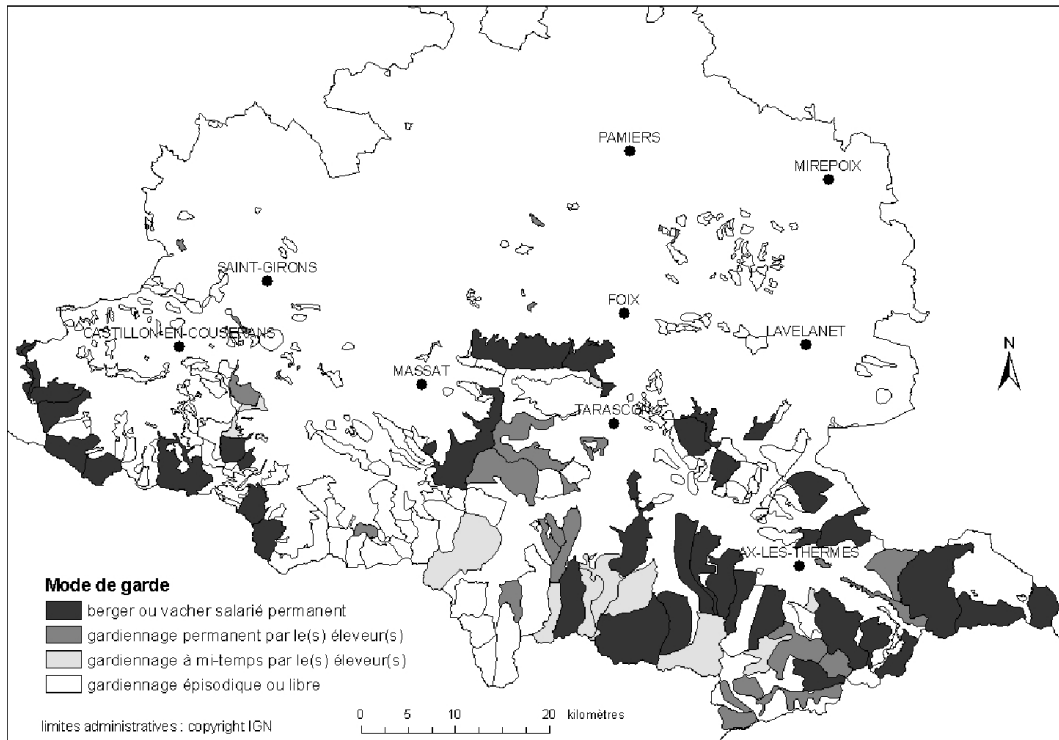
Annexe 4 :

**Les zones de handicap naturel et les surfaces pastorales en Ariège**



**Mode de garde sur les estives ariégeoises**

Source : Enquête pastorale 1999 – SCEES – SUAIA-Pyrénées



La garde permanente par un pâtre salarié ou les éleveurs concernait en 1983 48 % des surfaces, 70 % des bovins et 46 % des ovins ; en 1999, elle concernait 56 % des surfaces, 60 % des bovins et 57 % des ovins.

*Annexe 5*

*David Eychenne, paysan à Camon en Ariège,  
vous propose des colis de viande de bœuf ou de veau  
de race gasconne  
Produits de l'Agriculture Biologique*

**Viande de Bœuf**

Issue d'animaux nourris à base d'herbe pâturée, de foin et de céréales.

*Colis de 10 Kilos, 117 euros le colis*

Conditionné en morceaux individuels, sous vide\* :

Chaque colis comprend 4,5 kg de morceaux à cuisiner (*plat de côte, jarret, bourguignon*)  
et 5,5 kg de morceaux à griller (*entrecôte, faux filet, tournedos, bavette, rumsteak, tranche  
grasse,...*)

**Viande de Veau rosé**

Issue d'animaux élevés avec leur mère de la naissance au jour d'abattage,  
nourris au lait maternel et à l'herbe.

*Colis de 6 Kilos, 70 euros le colis*

Conditionné en morceaux individuels, sous vide\* :

Chaque colis comprend 2,5 kg de morceaux à cuisiner (*blanquette, tendron, jarret*)  
et 3,5 kg de morceaux à griller (*côtes, escalopes, roti, ...*)

*\* peut se congeler directement ou se conserver à 4°C pendant 10 jours*

**COMMANDE ET RENSEIGNEMENTS :**

**David Eychenne**

**4 grande rue 09 500 CAMON**

**06 82 91 33 78 david.eychenne@wanadoo.fr**

**N° exploitation : 09074002**



## UNE JOURNEE A L'ESTIVE (Samedi 09 Juin 2007) avec David EYCHENNE, éleveur.

(Carte IGN au 1/25000° VICDESSOS n° 2148 0T)

### L'accès à l'estive

Rendez-vous en voiture particulière ou co-voiturage au Sud des Cabannes (N 20 après Foix) au bout de la vallée d'Aston près de la centrale de Laparan sur le lac de Riète (1000 m.)

A travers la forêt, montée à pied d'un premier verrou glaciaire sur un sentier raide et sinueux qui garde quelques traces de pavage ancien, aujourd'hui désuni en blocs dispersés. La pente s'adoucit et on sort de la forêt après 400 m de dénivellation pour suivre le cours du ruisseau du Quioulès. La forêt est récente, la région ayant été fortement déboisée jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, à la fois par une présence humaine plus dense, par la transhumance de troupeaux plus nombreux et par l'exploitation du bois pour la métallurgie locale.

Après un dernier petit verrou franchi sous le soleil, un long "faux-plat" au fond d'un large ombilic glaciaire nous mène à la Cabane de Quioulès, centre de l'estive, à 1611 m d'altitude. Trois heures de marche au total, un peu ralenties par le plus mauvais marcheur des Pyrénées et des Alpes réunies, le président de l'association des cafés géo à Toulouse.

Mais les vaches qui montent début Juin n'empruntent pas ce chemin : transportées en camion sur une partie du trajet, elles terminent par un sentier plus court, mais plus raide encore, ce qui leur demande 7 à 8 heures. L'estive du Quioulès est l'une des plus belles des Pyrénées, mais aussi une des plus difficiles d'accès.

### L'estive du Quioulès (photo)



Contrastant avec les vallées étroites et boisées des torrents de la basse montagne, trois larges vallées glaciaires descendent depuis la frontière andorrane et convergent sur la cabane du vacher. Elle est située au milieu d'un vaste espace ouvert où le Quioulès sinue sur un large fond de remblaiement alluvial, à la sortie d'un verrou glaciaire, mais hors de portée d'une crue éventuelle, entourée de longues pentes herbues plus ou moins boisées, barrées de rochers et d'éboulis, et dominées au sud par quelques sommets à plus de 2500 m (Pics de l'Estagnol et de l'Homme mort). 4000 ha au total, où se déplacent quelques 350 vaches et veaux et quelques chevaux appartenant à plusieurs éleveurs.

A notre arrivée vers 1 H de l'après-midi, une cinquantaine de vaches gasconnes grises se dirigent vers le ruisseau pour boire, laissant derrière elles deux veaux repus et endormis qui ne tarderont pas à les rejoindre. Trois heures plus tard, d'un seul bloc, elles commencent à remonter vers le fond de vallée, cherchant à rejoindre les quelques 200 vaches (toutes ne sont pas encore à l'estive) dispersées plus haut. Les cloches ne cessent de sonner, utiles pour

retrouver les bêtes isolées, sauf par temps de brouillard car elles ne bougent plus ; les cloches des chevaux ont un son et un rythme différents.

Un tel système d'élevage extensif pour la viande (les animaux ne sont pas regroupés pour la traite) et sur une si grande étendue semble incompatible avec la présence de l'ours, qui a fait pourtant une brève apparition ici quelques jours auparavant. Les vaches sont vite dispersées, à la recherche de l'herbe qui leur convient, et la mise en place de clôtures est impossible autour de 4000 ha. Les chiens "patous" doivent être très nombreux pour être efficaces et posent un problème de ravitaillement (nourriture apportée par hélicoptère). Outre les dégâts causés par les prédateurs aux animaux auxquels éleveurs et vachers sont très attachés, il faut, pour rassembler un troupeau traumatisé et dispersé, des jours entiers à l'unique vacher.

### **La cabane du vacher**

A côté d'un petit parc clôturé pour soigner les bêtes malades, la cabane, de petite dimension, est assez récente, contemporaine des travaux sur les barrages qui ont permis de la construire. Elle est divisée en deux : une petite partie est utilisée comme gîte, l'autre est réservée au vacher. Unique responsable des vaches en l'absence de l'éleveur avec qui il correspond par téléphone, il n'est pas constamment seul. Un hélicoptère, payé par la commune d'Aston, lui apporte des provisions et du sel pour les vaches, et l'éleveur monte également plus ou moins souvent selon l'état des animaux.

A notre arrivée, le vacher est assis sur un banc devant la cabane, aux côtés de deux pêcheurs qui le ravitaillent spontanément en nourriture fraîche (pain, fruits et légumes) avant de rejoindre les ruisseaux ou un lac en amont. D'autres pêcheurs passeront pendant notre présence, mais pas de chasseurs. Tous se connaissent et entretiennent des relations cordiales avec le vacher, les rapports avec les quelques randonneurs de passage cette après-midi sont plus réservés mais courtois. Le vacher affirme qu'il n'y a aucun problème à l'estive entre les différentes activités sur la montagne.

Nous-mêmes sommes accueillis avec le sourire : nous sommes accompagnés par David qui a apporté quelques vivres pour tous. Joyeux pique-nique autour du point d'eau devant la cabane, agrémenté grâce à David par quelques boissons apéritives d'abord, désaltérantes ensuite, puis stimulantes. Mais pas de sieste.

### **La descente**

Dès le début de l'après-midi en effet, quelques nuages venus du sud franchissent la frontière et commencent à cacher le soleil. Vers 3 H, le temps menaçant nous incite à abrégé notre présence et à entamer la descente, aussi longue que la montée et pour les mêmes raisons.

Les quelques passages faciles (notamment une ancienne route non goudronnée qui sert aux installations hydroélectriques) sont largement compensés par les blocs de rochers glissant sous la pluie qui commence à mi-chemin. Le dernier quart d'heure de marche sous la forêt se passe sous un orage bruyant et diluvien.

Une vache blessée ou gravement malade ne peut être redescendue à cause de cette difficulté d'accès, sauf à être héliportée de façon coûteuse. Plusieurs heures de marche, certes plus rapide que la nôtre, sont nécessaires à l'éleveur pour monter et descendre. Le vacher est donc le plus souvent seul. Une fois de plus, l'estive du Quioulès est difficile, mais si belle.

**J.M. P.**